

Bernois et Vaudois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 31

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207016>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOTRE PLUS GRAND PEINTRE

Le musée des Beaux-Arts de Lausanne ne possédait avant la mort de Gleyre que deux de ses grandes toiles, — *Davel* et les *Romains passant sous le joug*, — commandées à l'artiste par le Conseil d'Etat, vers 1850, et trois ou quatre portraits. Quelque admirables que soient ces peintures, elles ne pouvaient suffire à une institution qui tient à montrer dans toute son ampleur l'œuvre du plus illustre enfant de la terre vaudoise. Aussi, comprend-on que, Gleyre ayant été enlevé pour toujours à l'art en 1874, le gouvernement de notre canton ait fait, la même année, auprès de son légataire universel, M. Ch. Clément, des démarches en vue de compléter la collection du Musée de Lausanne. Ces négociations aboutirent à l'achat de quelques superbes esquisses, notamment de celles d'*Adam et Eve* et d'*Hercule aux pieds d'Omphale*. M. Clément fit don au Musée, à cette occasion, de six dessins de Gleyre.

Dès lors, si nous ne faisons erreur, le nombre de ces précieuses acquisitions demeura stationnaire pendant vingt ans. On ne le vit s'accroître qu'à partir de 1904, sous l'impulsion du conservateur actuel du Musée, qui se donna comme première tâche « de poursuivre de toutes ses forces le rachat des œuvres de Ch. Gleyre et la création d'une salle consacrée au peintre de Chevilly. » Cette idée-là, exprimée déjà en 1874 par Louis Ruchonnet, puis par Eugène Rambert, dans ses *Etudes et souvenirs*, M. Emile Bonjour a eu la joie de la voir se réaliser dans une mesure dépassant toutes les espérances, et ce grâce aux bonnes dispositions du Conseil d'Etat et du Grand Conseil, grâce au concours patriotique de nombre de particuliers, grâce surtout aux inlassables efforts de celui qui est l'âme du Musée de Lausanne.

C'est ainsi qu'aux œuvres acquises au décès de Gleyre s'ajoutèrent, en très peu d'années, la *Nubienne*, *Diane*, le *Déluge*, l'*Enfant prodigue* (dépot de la Fondation Koller), *Minerve et les grâces*, et de nouveaux portraits et dessins. Tout cela est visible depuis mardi dans les belles salles du palais de Rumine, et donne à notre Musée, à notre ville, un lustre que peuvent nous envier nombre de grandes galeries de peinture et nombre de cités populeuses.

*

Puisque nous parlons de Gleyre, il n'est pas hors de propos de rappeler brièvement sa vie et quelques traits de son caractère¹.

Né à Chevilly, le 2 mai 1806, Charles Gleyre perdit très jeune son père et sa mère. Il fut élevé, lui et ses deux frères, par un oncle, courtier en marchandises à Lyon. Comme ses dispositions pour les arts s'étaient révélées de bonne

heure, on voulut faire de lui un dessinateur de fabrique. Mais le jeune homme quitta bientôt Lyon pour Paris. Il fit là ses premières études de peintre, séjourna en Italie, puis, en compagnie d'un Américain richissime, visita la Grèce, la Turquie, la Palestine, l'Egypte, le Soudan, se sépara de son compagnon, qui l'exploitait, passa une année à Khartoum et faillit perdre la vie en Syrie. Rentré à Paris en 1838, il y vécut dans la misère jusqu'au jour où son tableau *Le Soir* ou les *Illusions perdues* rendit du coup son nom célèbre. C'était en 1843. Le gouvernement acheta cette œuvre pour le Louvre et décerna à son auteur la deuxième médaille.

Durant plus d'un quart de siècle, l'atelier de Gleyre fut un de ceux où les jeunes peintres considéraient comme une haute faveur d'être admis. C'est là que travaillèrent, entre autres artistes, Bocion, David, Anker, le maître d'Anet, mort l'autre jour.

Le 15 octobre 1858, comme Gleyre était à Lausanne, le Conseil d'Etat l'invita à un dîner qui eut lieu à l'hôtel du Faucon, et où il fut acclamé par des centaines de ses concitoyens ayant à leur tête Louis Ruchonnet, alors licencié en droit. L'artiste revint voir à cette époque son village natal, Chevilly, et le dota d'un lavoir public avec auvent, « en souvenir de sa mère qu'il avait vue bien souvent grelotter à la fontaine par la pluie et par la bise ».

En 1870, Gleyre voulut s'inscrire à Paris comme garde national, mais on refusa ce soldat à cause de son âge : il avait 74 ans. Il se retira à Lausanne, et, comme la gloire ne l'avait pas enrichi, il dut faire pour vivre quelques portraits, dans une chambre de l'hôtel du Grand-Pont, où il logeait. La paix conclue, son atelier de Paris le vit revenir ; mais ce ne fut pas pour longtemps : la rupture d'un anévrysme foudroya le peintre du *Major Davel* et des *Romains*, le 5 mai 1874, à une exposition, au Palais Bourbon. Inhumé d'abord à Chevilly, ses restes reposent au cimetière de La Sallaz, à Lausanne, depuis le 2 juillet 1896.

Les traits de Gleyre ont été reproduits dans le buste en marbre, par Chapu, qui est au Musée des Beaux-Arts, et dans le médaillon de bronze, de M. Raphaël Lugeon, ornant, avec *La charmeuse* en bas relief, la façade de la petite église de Chevilly.

Cet hommage, le canton de Vaud se devait de le parachever en créant la salle Gleyre. Il n'a pas eu d'enfants qui lui fissent plus d'honneur et qui lui restassent plus étroitement attachés.

Napoléon III avait demandé à notre compatriote de faire tous les portraits de la famille impériale : c'était la fortune. Occupé aux *Romains sous le joug*, Gleyre déclina l'offre de l'empereur en répondant : « Je n'ai pas le temps, je travaille pour mon gouvernement. » Il détestait l'empire.

Tout ce qui est parade, mise en scène, grande tenue, ne lui était pas moins antipathique. C'est ainsi, raconte Rambert, qu'il s'est permis une petite vengeance de peintre à propos de Jomini, dont il admirait cependant, comme tout le

monde, le génie stratégique. « Le général veut que je lui fasse toutes ses décorations, disait-il, soit, mais je ne lui passerai pas une ride. » Il a tenu parole, ajoute Rambert. « Ce portrait n'en est pas moins un chef-d'œuvre d'expression et de vérité. »

« Gleyre, écrit le même auteur, était un physionomiste pénétrant. Il avait à un degré extraordinaire la mémoire des traits et des expressions. Un jour qu'on lui tendait un crayon et un morceau de papier pour croquer sur place une figure qu'il observait attentivement : « Ce n'est pas nécessaire, dit-il en portant la main à son front, je l'ai là. — Vous l'oubliez. — Non, elle y est... Je l'ai vu regarder pendant un instant des enfants dont je croyais savoir la figure par cœur, à force de vivre avec eux, et c'était lui qui m'apprenait la vraie couleur de leurs yeux et la forme réelle de leurs traits. »

A quel labeur le grand artiste pliait son crayon et son pinceau pour les mettre à la hauteur de son don d'observation, c'est ce que les études et les ébauches exposées maintenant au Musée de Lausanne enseigneront à ceux qui croiraient que le génie peut se passer d'efforts ; et cette initiation à la genèse de tant de chefs-d'œuvre ne sera certes pas la moins noble des jouissances qu'on retirera à fréquenter ce temple de la pure beauté qui s'appelle la Salle Gleyre.

V. F.

BERNOIS ET VAUDOIS

UN de nos fidèles abonnés a bien voulu relever à notre intention les lignes suivantes, extraites d'un numéro de la *Gazette de Lausanne* du mois de mai 1804.

Ces lignes, qui furent écrites six ans à peine après que les Vaudois eurent secoué la tutelle bernoise et un an après que le pays de Vaud eut pris définitivement rang de canton dans le faisceau helvétique, ne manquent certes pas d'intérêt.

Et ne trouvent-elles pas un regain d'actualité dans l'amitié que Bernois et Vaudois viennent de sceller à nouveau, à Berne, à l'occasion du Tir fédéral ?

Qui sait ? Peut-être bien, même, est-ce aux Lausannois que, dans trois ou quatre ans, les Bernois viendront confier la bannière fédérale des tireurs, dont ils auront la garde jusque-là.

Payerne, le 2 mai 1804.

Nos entrevues avec les artilleurs Bernois, soit en allant recevoir à Avenches les 41 canons qu'ils nous amenaient, soit en leur reconduisant ceux qui leur revenaient, ont été très fraternelles. La première fois, nos canoniers étant allés boire un coup dans l'auberge où étaient les Bernois ; ceux-ci les prévinrent fort cordialement, les firent asseoir et boire avec eux ; leur portèrent tout premier Toast, au canton de Vaud, puis aux canoniers Vaudois. Les notes répondirent par celui-ci : aux *grenadiers de la légion Bernoise*. Après s'être bien réjouis ensemble ; ils prirent congé de nos gens en les embrassant cordialement et leur faisant les plus belles pro-

¹ Les notes qui suivent, nous les empruntons en grande partie à l'ouvrage de M. Emile Bonjour, intitulé : *Au Musée Arlaud*.

testations d'amitié; à notre retour, sept jours après, la scène se renouvela ainsi que les toasts, l'on se quitta le cœur tout réjoui, avec un air de la meilleure intelligence possible.

LES ROMANCES DE NOS GRANDS-PÈRES

Au sexe aimable.

Vous, que le ciel fit pour séduire,
Vous, qui dispensez les faveurs,
Femmes, voulez-vous sur les cœurs,
Conservé toujours votre empire ?
De l'amour, imitez les sœurs,
Sachez qu'il faut suivre leurs traces,
Et que la beauté sans les Grâces,
Serait comme un printemps sans fleurs.

Pour nous charmer, sachez encore
Cultiver d'aimables talents;
Formez-vous dans les arts charmants
Et d'Euterpe et de Terpsichore.
La beauté peut séduire un jour,
Mais le temps après lui l'entraîne;
Les talents sont la seule chaîne
Qui puisse captiver l'amour.

Sans affecter votre parure,
Que le goût sache l'embellir,
Et qu'un peu d'art vienne s'unir
Aux dons heureux de la nature.
Mais que toujours dans votre cœur
Une secrète voix rappelle
Que la parure la plus belle
Est le voile de la pudeur.

LA PATRIE VAUDOISE

Sous ce titre, un de nos journaux publiait, il y a quelques années, les lignes suivantes, signées, Ch. Vallotton.

«... Il me semble que sur l'antique colline de la Cité, mieux qu'ailleurs, les choses parlent toutes seules de la patrie vaudoise... si bien qu'on y croit deviner son génie qui plane au-dessus de la plaine, — génie silencieux, entendu pourtant de qui l'écoute.

» Il y a une âme des choses, surtout des vieilles choses... Et ce sont de vieilles choses qui donnent à la Cité son cachet : une vieille église, un vieux château, une vieille école...

» La Cathédrale, où sous la pierre dorment les évêques et dont les vitraux du cœur ont tant de fois réfléchi les rayons du soleil levant... L'ancien Château des évêques, où jadis s'écrivaient des mandements et où maintenant on s'occupe de bordereaux, de comptes et décrets... Puis l'Académie, depuis des siècles centre des lumières, phare brillant sur la colline vaudoise...; la grande cour où chaque année le vent d'automne mène de-ci de-là les feuilles sèches et recroquevillées des tilleuls; la longue façade impassible; là-haut, le clocheton où depuis si longtemps sonne « la cloche de moins le quart »; puis les auditoires, pas beaux, mais vénérables de vieillesse et de vétusté...

» Vieille église, vieux Château, vieille école... Ne vous semble-t-il pas que, réunis sur la colline, ces graves monuments parlent, quoique de pierre !

» A la Cité, presque tout d'ailleurs concorde : les rues elles-mêmes ont quelque chose de recueilli; elles semblent presque avoir composé leur visage sur ceux qu'elles voient passer d'ordinaire : gens de bureau, gendarmes et gens d'étude...

» Sur la vieille colline, une fête à carrousels serait une profanation, mais comme la statue de Davel y sera bien chez elle et qu'une solennité patriotique y est bien à sa place ! Plusieurs ont dû se le dire tout récemment, lors de l'assermement du Grand Conseil !

» Qu'il faisait donc beau ce jour-là ! Là-haut, au-dessus des toits, un ciel guilleret d'un bleu de printemps, où voguent tout seuls quelques petits nuages blancs. Et les cloches envoyaient au loin leur son grave d'airain, mettant un air de

fête, mais de fête solennelle, égayée par ce clair soleil de mars.

Entre la double ligne bleue des soldats, le cortège descend le long de la Cité-Devant. De la place du Château, on voit l'enfilade de la rue qui s'éloigne entre ses maisons claires, où domine la molasse, aux nuances hésitantes, du vert d'eau à la grisaille... Tout au fond, le profil gothique de la Cathédrale qui, sur le ciel, découpe les lignes contournées de sa haute tour sombre à clochetons...

» Oui, elle parle de la Patrie vaudoise, la vieille colline... C'est qu'elle est pleine de souvenirs, c'est aussi qu'elle est haute et qu'on y domine le pays vaudois : au pied, Lausanne « la nonchalante », puis loin la plaine vaudoise qu'on voit s'étaler montant un peu jusqu'au Jura, qui barre l'horizon, toujours drapé dans la brume lointaine. Et de la colline, on devine la vie de notre petit peuple agricole : les gens aux champs et les « chars à échelles » roulant sur les routes aux poteaux vert et blanc...

Ceux que l'on n'attendait pas. — C'était à la fin officielle de l'hiver dont nous ne pouvons avoir raison. Une dame de la « haute » décida de fermer ses salons par une grande réception.

Elle fit imprimer les invitations et pria sa demoiselle de compagnie, depuis peu de temps à son service, d'envoyer ces invitations suivant les adresses inscrites dans un carnet qu'elle lui confia.

La demoiselle de compagnie, qui ne connaissait pas encore les habitudes de la maison, transcrivit donc fidèlement tout le carnet, qui, dans ses derniers feuillets, mentionnait les four-nisseurs.

En sorte qu'au jour dit, la maîtresse de la maison, ébahie, et ses invités, stupéfaits, virent arriver le boucher, le boulanger, le masseur, le couturier, le pédicure, deux cordonniers, un marchand de parapluies et le tenancier d'un bureau de placement.

DAO PAYS DAO SELAO

Un de nos plus fidèles abonnés veut bien nous adresser le morceau et la boutade que voici.

Il les a copiés à notre intention dans l'ARMANA PROUVENAU *per lou bet an de Diéu 1910*.

Nous en donnons la traduction, pour ceux de nos lecteurs qui ne les pourraient comprendre dans le texte original, bien qu'il y ait, comme on le verra, une certaine analogie entre celui-ci et notre patois.

Dequé s'eventara maï ?

Espritfort, l'espeditour bèn couneigu à Castèu-Reinard, disie dins lou café i païsan que l'escoutavon :

— Aro, que vèngon plus nous parla de Bon Diéu : èmè la Scienci, l'ome fara tout ço que voudra. Regardas lis aeroplân, mounton pas au cèu senso escalo ?

— Es clar que, rebriqué lou maïre, se vèi à l'ouro d'iuèi de causo espetaclousa. Dequé s'eventara maï ? Figuras vous qu'à Cavaïoun, la semana passado, i avié sus lou marcat uno espèci de machino que veritablamen èro estraordinari : se iè mettié d'un bout uno brassado de fen, et de l'autre bout n'en tiravon, sabés dequé ?... un toupin de la !

— Eh ! bèn, vèsès ? cridé Espritfort. Ah ! boutas ! n'en veirès bèn d'autre !

— Soulamen, fagué lou maïr, aquelo machine daqui, es pas la Scienci que l'a nventado : iè dison uno *vaco*.

Lou mouissau.

— Qu'ès aco, un mouissau ? — Uno causo de rên...

— Fès n'en un, que zounzoune et que pougne tant bèn !

* * *

Traduction.

Qu'inventera-t-on encore ?

Espritfort, l'expéditeur bien connu à Château-Renard disait, au café, aux paysans qui l'écou-taient :

— A présent, qu'on ne vienne plus nous parler de Bon Dieu : avec la Science, l'homme fera tout ce qu'il voudra. Regardez les avions : ne montent-ils pas au ciel sans échelle ?

— C'est clair que, répliqua le maire, on voit à l'heure présente des choses épatantes. Que n'inventera-t-on pas ? Figurez-vous qu'à Cavaillon, la semaine passée, il y avait sur le marché une espèce de machine qui véritablement était extraordinaire : si on y mettait d'un bout une brassée de foin, on en tirait, de l'autre bout, savez-vous quoi ?... un *toupin* de lait !

— Eh ! bien, voyez ! s'écria Espritfort. Ah ! vous en verrez bien d'autres ?

— Seulement, fit le maire, cette machine-là ce n'est pas la Science qui l'a inventée : on l'appelle... une vache !

Le moustique.

— Qu'est-ce que c'est qu'un moustique ?

— Une chose de rien.

— Fais-en un qui *zounzoune* et qui pique si bien.

LE SONNET DU GUEUX

Saint-Amant — le saviez-vous ? — était un poète bon vivant du XVII^e siècle, qui, comme le sergent du « Chalet », chanta surtout le vin, l'amour et le tabac.

Si Saint-Amant ne fut pas un modèle, oh ! non, ce fut du moins un joyeux compagnon, qui prit gaîment la vie, insouciant du lendemain, mais incapable d'une mauvaise pensée, d'une mauvaise action à l'égard des autres hommes.

Quand, un jour, la misère le vint surprendre au milieu de ses folles orgies, voyant que tout espoir était perdu de revoir un bon temps, il mourut. Mais pour faire une fin digne de sa vie, il s'en alla au cabaret qu'il avait coutume de fréquenter et là, celui qu'on avait baptisé le « Grand goinfre », drapé dans son manteau troué, rendit l'âme.

Voici un de ses sonnets, qui aussi bien pourrait lui servir d'épithaphe.

Coucher trois dans un lit, sans feu et sans [chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Goths,
Nous éclairaient sans cesse en roulant la prune ;

Hausser notre chevet avec une escabelle ;
Être deux ans à jeun, comme les escargots ;
Rêver en grimaçant, ainsi que les magots,
Qui, baillant au soleil, se grattent sous l'aisselle.

Mettre, au lieu d'un bonnet, la coiffe d'un chapeau ;
Prendre, pour se couvrir, la frise d'un manteau,
Dont le dessus servit à nous couvrir la panse ;

Puis souffrir cent brocards d'un vieil hôte irrité,
Qui peut fournir à peine à la moindre dépense :
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

UNE BONNE AFFAIRE

Un monsieur racontait l'autre jour la plaisante aventure qui lui était arrivée en chemin de fer.

« Je venais de prendre place dans mon compartiment, dit-il, lorsque, en m'asseyant, je sentis la présence d'un objet qui cédait sous mon poids. Je me relevai, je regardai et, à mon grand regret, je constatai que j'avais effondré un superbe chapeau haut-de-forme.

» J'eus beau prodiguer à la coiffe les coups de poing les plus stimulants et passer sur la soie une manche caressante, le mal était irrépara-